

PIERRE-ANTHONY ALLARD

Mes années Harcourt



... avec Carole Bouquet, Fabrice Luchini, Mme Rêve,
Isabelle Huppert, Henri Alekan, Alain Bashung...
Confidences d'un photographe d'exception.

LE PASSEUR

ÉDITEUR

Extrait de la publication

MES ANNÉES HARCOURT

Pierre-Anthony Allard
avec Vivianne Perret

Mes années
Harcourt

LE PASSEUR
— ÉDITEUR —

www.lepasseur-editeur.com

© Le Passeur, 2013
ISBN : 978-2-36890-044-4

*À mon père, à ma mère,
à mes deux sœurs
et à mon fils...
sans oublier Henriette.*

Il n'y a pas de bons ou de mauvais
sujets, il n'y a que la qualité du regard
qui se pose sur eux.

Jeanloup SIEFF.

Dans la vie, il faut des rêves
suffisamment grands pour ne pas les
perdre de vue quand on les poursuit.

Oscar WILDE.

À l'imparfait de l'objectif et au plus-que-parfait
du subjectif, la photographie est une écriture de
lumière qui témoigne avec élégance
au procès du vol sur le temps.

P.-A. A.

L'entrée dans la lumière

J'AI fait mon entrée au Studio Harcourt à l'âge de 3 ans et 7 mois.

L'aéropage de femmes qui m'entourait, Ginou, ma mère, mes sœurs Claudie et Nanou, ma grand-mère maternelle Suzon et ma tante Jacqueline avaient débarbouillé ma frimousse et discipliné mes boucles rousses rebelles avec un soupçon de gomina. Une raie partageait mes cheveux soigneusement aplatis. La chemisette légèrement entrouverte laissait apparaître la médaille de baptême. Puisqu'il faisait frais, la maisonnée opta pour me faire enfiler un chandail, ainsi que Suzon, qui était d'une autre génération, appelait encore les pull-overs dans les années 1960. Je n'ai pas oublié la petite sensation désagréable de la laine shetland qui me grattait la peau à travers le tissu. On m'embarqua dans la voiture familiale et nous quittâmes notre modeste banlieue de Bécon-les-Bruyères pour Paris.

L'hôtel particulier de l'avenue d'Iéna, dans le 16^e arrondissement, abritait encore à cette époque les locaux du Studio Harcourt. Les fondateurs, les frères Lacroix, s'y étaient installés en 1939. Un quart de siècle plus tard, la technique Harcourt était en plein déclin mais le protocole d'accueil gardait son faste d'antan. Un voiturier avait galamment ouvert à ma mère la portière du véhicule et avait pris les clés afin d'aller la garer, tandis que nous étions guidés à l'intérieur du sanctuaire. Le bâtiment avait été construit en 1897 par un architecte parisien, Paul-Ernest Sanson, qui essaima de nombreuses et somptueuses résidences le long des rues de la capitale. L'hôtel particulier du 49 avenue d'Iéna, destiné au collectionneur Maurice Kann, avait été construit dans la foulée de celui commandé par son frère Rodolphe, qui occupait la parcelle voisine. Jusqu'à la mort et la dispersion par son héritier des collections du propriétaire, les murs de la résidence avaient été couverts de tableaux de maîtres. Avec l'installation du Studio Harcourt, les photographies de vedettes du cinéma et de la chanson avaient remplacé les œuvres des peintres Boucher, Rubens, Chardin et Rembrandt.

Le petit bonhomme que j'étais s'arrêta au pied de l'escalier central monumental, alliant la pierre au marbre, éclairé par des lustres de cristal. Son gigantisme, dont la démesure impressionnait également

les adultes, s'imprima dans ma mémoire. Ma mère me remit en route d'une petite tape gentille dans le dos et nous montâmes dans les étages. Clientèle ordinaire, nous ne fûmes pas conviés dans les salons prestigieux réservés aux personnalités, mais dans des studios de taille plus modeste qui convenaient à notre statut. En parcourant les couloirs, j'ai le souvenir diffus des fresques étranges qui décoraient les murs. Des femmes à moitié nues, enveloppées de voiles, accompagnées d'un bestiaire fantastique évoluaient dans des jardins merveilleux. Ces apparitions des créatures surprenantes du peintre Claude Schürr me plongeaient dans un monde irréel et conféraient un caractère magique à ce rendez-vous inhabituel. À l'échelle d'un enfant, le plateau de la prise de vue m'apparut monstrueux. Il me semblait, à l'instar d'Alice au pays des merveilles, avoir avalé le gâteau qui rétrécissait ma taille. J'étais un petit lutin roux perdu dans un monde de géants. Une immense boule qui dispensait la lumière attira mon attention. Le photographe ne réussit jamais à me faire adopter une autre position que celle qui me tournait vers l'éclairage. J'étais ensorcelé.

Cette fascination pour la lumière ne m'a plus jamais quitté.

La photo, quant à elle, était affreuse. Plate, sans modelé, elle témoignait du déclin du Studio Harcourt,

mis à mal par l'évolution de la profession et du style de vie. Le goût des portraits théâtralisés disparaissait au profit d'instantanés pris sur le vif. La « Nouvelle Vague » bouleversait les codes cinématographiques, imposant une préférence esthétique plus proche de la réalité. L'arrivée sur le marché des appareils réflex japonais destinés aux particuliers désacralisait la toute puissance du photographe professionnel chez lequel on allait religieusement immortaliser les étapes importantes de l'existence. D'ailleurs, peu de temps après mon passage au Studio Harcourt, l'aventure prit fin. Le somptueux hôtel particulier de l'avenue d'Iéna fut vendu en 1969 et l'affaire officiellement liquidée en décembre 1980. Mais l'âme de la maison, « Mademoiselle » comme elle aimait se faire appeler, et avec elle la magie Harcourt, avait déserté les lieux bien avant cette date.

Je n'ai jamais rencontré Cosette Harcourt qui avait déjà dépassé la soixantaine lors de ma prise de vue au studio. Elle est décédée en 1976. Nous avons au moins trois éléments en commun : la dépendance à la nicotine, les voitures de sport et l'amour de la lumière. Le clair-obscur des clichés, si caractéristique du style du Studio Harcourt, convenait parfaitement à cette femme pour illustrer une biographie dans laquelle subsistent bien des zones d'ombre.

Elle était née Germaine Hirschfeld, le 22 décembre 1900, dans le 9^e arrondissement de Paris, de parents juifs allemands qui avaient émigré dans la capitale au tournant du xx^e siècle. La famille reprit le chemin de l'exil lors de la Première Guerre mondiale, peut-être en Angleterre, afin d'échapper à la xénophobie antiallemande de l'époque, exacerbée par le conflit militaire. Lorsque Germaine Hirschfeld revint en France, dans les années 1930, elle s'était réinventée une identité et une nationalité. Elle était devenue Cosette Harcourt, photographe de nationalité anglaise. Sa voix se teintait d'un léger accent britannique et elle avait adopté une élégance stricte et un maintien aristocratique qui entretenaient l'ambiguïté sur ses origines. Elle s'associa en 1934 avec les patrons de presse Jean et Jacques Lacroix qui lui confièrent la direction du studio photo qu'elle baptisa de son nom d'emprunt, Harcourt.

La figure de cette femme de tempérament n'est pas sans évoquer celle d'une autre « Mademoiselle », Coco Chanel, sa contemporaine, qui sut également se mettre en scène. Cosette Harcourt appliqua ce sens inné de la théâtralisation à la photographie. La période coïncidait parfaitement avec l'essor du cinéma et celui de la presse grand public, friande de clichés de vedettes. Elle sut à la perfection combiner une esthétique visuelle avec un art consommé

des relations publiques et de la commercialisation. L'entrée des Allemands à Paris change brièvement la donne. Un mariage en toute hâte avec Jean Lacroix ne suffit pas à la protéger, car elle était de confession juive. Elle se réfugia en Angleterre tandis que le studio restait en activité, photographiant à la chaîne les officiers d'occupation.

À la Libération, le Studio Harcourt retrouva sa directrice et connut la période la plus prospère de son existence. Celle qu'a souligné l'écrivain Roland Barthes en affirmant que « en France, on n'était pas acteur si on n'avait pas été photographié par Harcourt¹ ». Grâce à la partition savamment orchestrée de sa directrice, le client anonyme pouvait prétendre lui aussi à la gloire éphémère de la starification sur papier glacé et s'imaginer un instant appartenir au Tout-Paris défilant avenue d'Iéna.

Les familles bourgeoises avaient pris l'habitude de venir au Studio Harcourt, assurant un revenu régulier au seul atelier photographique qui avait survécu sans interruption depuis sa création avant guerre. J'avais donc eu droit à mon portrait signé à la main du nom de la célèbre maison. Mes deux sœurs n'avaient pas eu ce privilège et le photographe de Bécon-Les-Bruyères avait suffi à la tâche ! Mais pour l'Empereur,

1. *Mythologies*, Seuil, 1957.

ainsi que j'avais été baptisé avec une ironie mêlée d'affection par mon grand-père maternel, rien n'était trop beau.

J'étais l'invité surprise et tardif de la famille qui comptait déjà deux filles de 9 et 10 ans. Mais j'étais un garçon, l'héritier de la lignée Allard. Ma mère avait tenté d'emblée de mettre un grain de sel dans le rouge familial en accolant Anthony au prénom de Pierre, donné à chaque génération de la primogéniture mâle. Mon père avait cessé d'être à ses yeux le héros qui avait bravé les foudres du patriarce pour l'épouser. Lorsqu'elle l'avait rencontré, elle n'était qu'une secrétaire dans la société de matériel d'appareils de manutention et de travaux publics Benoto, appartenant à mon grand-père. Pierre Allard fils était tombé amoureux de la ravissante employée.

Classer des papiers et taper à la machine n'étaient pas la vocation première de Ginou. Son allure lui avait valu les honneurs de faire la couverture du magazine *Point de vue* et elle hésitait à poursuivre la carrière de mannequin que lui proposait le couturier Dior. Le violoncelliste et comédien Maurice Baquet qu'elle avait croisé lui avait même conseillé de faire du cinéma. Mais ses parents n'envisageaient pas qu'on puisse gagner son pain autrement qu'à la sueur de

son front, en se contentant de porter de belles robes et en souriant face à un objectif.

Les tendres roucoulements des deux tourtereaux mirent le grand-père Allard en fureur. Il était ce qu'on appelle pudiquement une forte personnalité afin de ne pas avouer qu'il se comportait en tyran, exerçant une domination sans partage sur son entourage. Il interdit à mon père d'épouser la belle Ginou, rêvant d'un mariage certainement plus princier pour l'héritier dynastique. Mon père passa outre et claqua la porte, quittant à la fois son emploi au sein de la société et le luxueux domicile familial pour passer la bague au doigt. Ma mère était éperdue d'admiration pour l'homme qui osait tout abandonner par amour. Le problème d'un acte héroïque, c'est qu'il vous place d'emblée sur un piédestal sur lequel se maintenir n'est pas forcément évident. Après quelques années loin de la tutelle patriarcale, mon père fit amende honorable et réintégra l'entreprise paternelle. Il y gagna un meilleur salaire mais perdit l'admiration de sa femme au passage. Grand-père Allard, afin d'apaiser les tensions familiales, envoya mon père prendre l'air aux États-Unis s'occuper de la filiale Benoto.

Ce fut lors de ce séjour à Chicago que je vis le jour, le 30 mai 1960.

L'exotisme suggéré par la mention d'une ville de naissance américaine sur un passeport français est

Table

L'entrée dans la lumière	13
Mes premiers pas	29
L'œil dans la ligne de mire.....	49
Générique d'ouverture.....	63
Entrée des artistes	79
La montée des marches.....	91
Le jeu en vaut la chandelle.....	107
Miroir, miroir, dis-moi si je suis la plus belle	125
La princesse aux petits pois.....	143
Les années lumière.....	159
Générique de fin.....	177
Légendes et copyrights des photos	183
Remerciements.....	189

Légendes détaillées
pages 183 à 188

1. Pierre-Anthony Allard
au Studio Harcourt,
1963.



2. La mère de
Pierre-Anthony,
août 1945.